

CINÉ, MATOS, BOUQUINS, POSTER, VENUS LA FAÏT, EQUARRISSAGE

VITF

A VERY IMPORTANT FANZINE

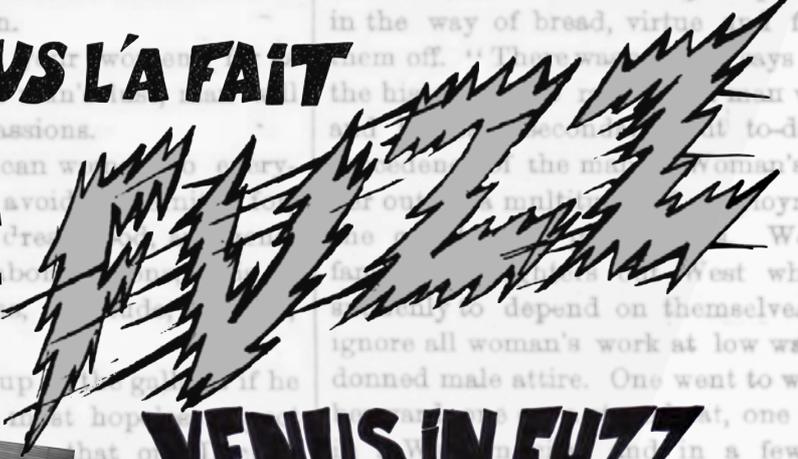


BO
DIDDLEY

- INTERVIEW - CONCERT - ROCK 'N ROLL - MÉTAL: SLUDGE -

NUMERO # 10

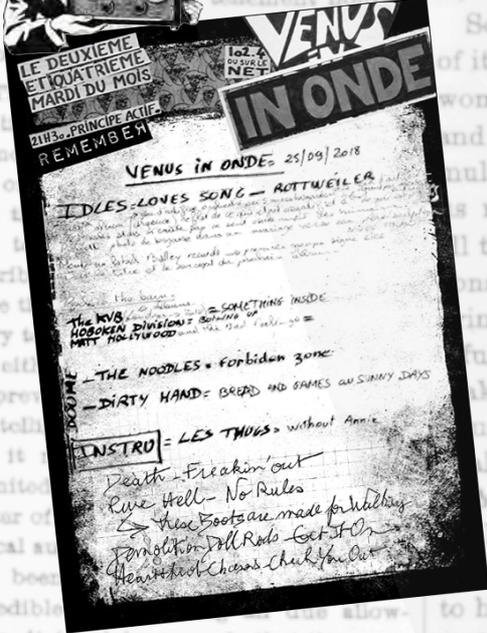
NEWS VENUS L'A FAIT OF THE



L'actu des concerts et des medias

VENUS à la radio

Retrouvez les podcasts sur venus-in-onde.principeactif.net/



Les sacs Venus in Fuzz sont toujours là : 7€ !
T'as pas encore le tien ?



VENUS IN FUZZ PRESENTE

6 octobre 2018
Ben Salter
Bar chez Chriss - Évreux



11 octobre 2018
Heartthrob Chassis's Margaret Doll Rod
Bar chez Chriss - Évreux



18 octobre 2018
Pete Ross & The Sapphire
Cash Savage & The Last Drinks
Le Riff Abordage Club - MJC - Évreux

et aussi

Ratez pas

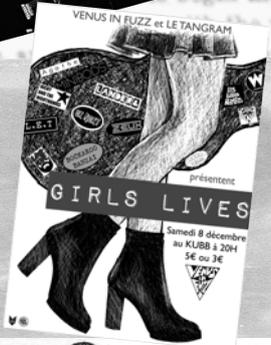
à Rouen

Le 106 :
The Inspector Cluzo + No Mady, 13 octobre.
Radio Birdman, 20 octobre.
Endless Boogie + Yonatan Gat, 3 novembre.

à Paris

Mudhoney, Le Trabendo, 27 novembre.

8 décembre 2018
Soirée **Girls Lives**
Le Kubb - Évreux
Concerts-Film-Débat



Avec ce numéro, la carte Venus in Fuzz :
(Cherchez les 7 erreurs !)

La rédaction

L'équarisseur
Vince Van Guff
Guillaume
Laury
Laurine
Sophie
Thibault

Photos

Vincent Connétable
Fabienne Forfait
Raphaëlle Verlainé

Illustrations

Méto - Armand



Adhère à l'asso :
venusinfuzz@yahoo.com !

Toutes les infos sur notre site :
venusinfuzz.com

et notre page Facebook :
www.facebook.com/venusinfuzzasso



On le savait déjà capable de magnifiques histoires chantées, Ray Davies est bien plus qu'un parolier. L'homme sait aussi très bien écrire des textes bien plus longs (320 pages dans ce cas précis). Il avait déjà commis *X-Ray The Unauthorised Autobiography* en 1994. Ce coup-ci, le leader des légendaires Kinks se lance dans sa recherche de l'Americana.

« Le simple spectacle du rêve américain dans son énormité m'étourdissait. »

Ce carnet de route, paru en avril 2016, lui permet de suivre sa quête insatiable du son, et de ses grandes influences américaines, alors même que les Kinks représentent la culture britannique dans toute sa puissance ! Un paradoxe ? Pas nécessairement.

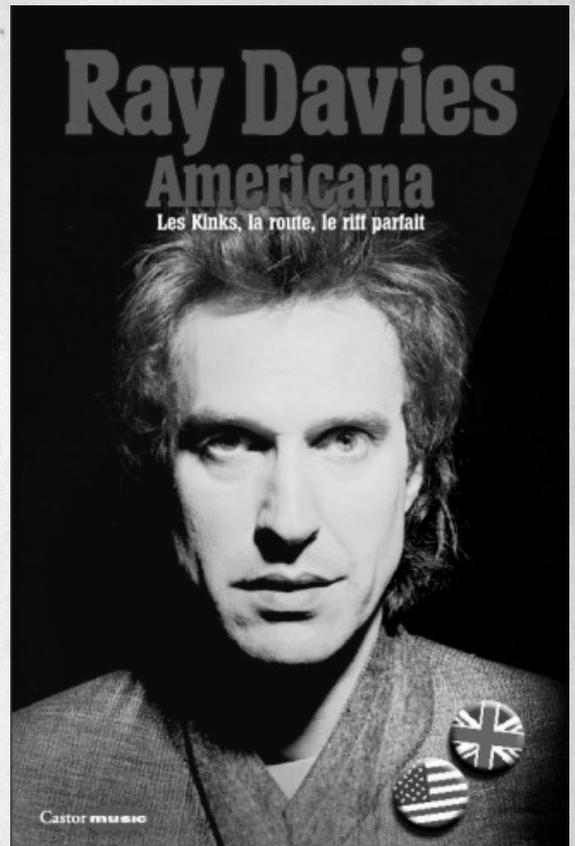
« Certains prétendent que j'écris des chansons sur l'anglitude, mais des personnages géniaux, il s'est trouvé partout dans le monde, et à La Nouvelle-Orléans, ils semblent te fixer du regard. [...] Voilà ce qui rend la musique universelle. Pas l'habit, l'affectation ou la pose. Ni le faux accent boueux, mais les gens - les vrais personnages se transposent dans n'importe quelle culture. »

Aux USA, il y est retourné souvent, ne comprenant pas la censure et le bannissement subis par les Kinks, luttant pour la réhabilitation de son groupe, il y a habité longtemps, et y a même failli perdre la vie en 2004, touché par balle dans une rue malfamée de La Nouvelle-Orléans. Une ville de charmes.

« J'avais l'impression qu'elle était dénuée de snobisme musical ; ici, vous étiez pas tenu d'être musicien de jazz, de rock ou de folk - vous pouviez être tout ce que vous vouliez ; tout était musique, et cela me plaisait. »

Emaillé de paroles, dont certains textes inédits, le récit de Ray Davies fait plusieurs allers-retours dans le temps, des premières tournées des Kinks à la longue convalescence. Il analyse ses sentiments ambivalents, entre la passion dévorante d'une Amérique fantasmée dans ses rêves de gosse londonien, et la haine de ce qu'elle est devenue, sa démesure, sa violence, sa machine du show-business.

« Des stands de vente étaient installés partout où l'on se produisait dès 1980 ; ils distribuaient des tee-shirts, des casquettes de base-ball, des programmes et autres souvenirs. Cela m'apprit quelque chose sur l'Amérique, le pays qui avait inventé le consumérisme. Dans les stades, le public adore qu'on lui vende le truc en plus, sinon il se sent floué. Il lui faut un souvenir à rapporter à la



maison. Le public se sent rassuré de savoir que, de ce côté-là, un événement est bien organisé. »

Sans rancœur, sans rancune, et avec son regard éternellement grinçant, Ray Davies se livre à une introspection. A-t-il gâché sa vie privée ? La soif de se produire sur scène n'a-t-il pas annihilé tout projet personnel ? Que lui reste-t-il encore à prouver ? Quel bilan tirer à plus de 70 ans ? A plusieurs reprises, l'auteur s'interroge mais conclut toujours de la même manière...

« J'aurais pu être au nord de Londres, à rafraîchir mon arrière-cour, un jour de repos, si je n'avais pas fait tant de tournées. Pourquoi avais-je inlassablement continué ? C'est l'Amérique qui m'avait fait continuer. Peut-être aurais-je dû changer de voie longtemps avant, apprendre un autre métier, trouver une alternative - mais quelque chose me poussait en permanence. Les chansons. »

« Ce qui nous stimulait, c'était la quête de la liberté artistique. Ecrire des chansons pour survivre était mon unique moyen de revanche. »

Quand « je trouverai enfin comment rentrer chez moi », nul doute que les mots continueront toujours d'affluer et de former de magnifiques textes.



EQUARRISSAGE POUR TOUS !

- NEVER GET OLDER -

"Bonsoir, on s'appelle **LES THUGS** et on vient d'Angers"

Combien de fois ai-je entendu ces mots ? Souvent les seuls prononcés lors de leurs concerts. Aucune idée ---

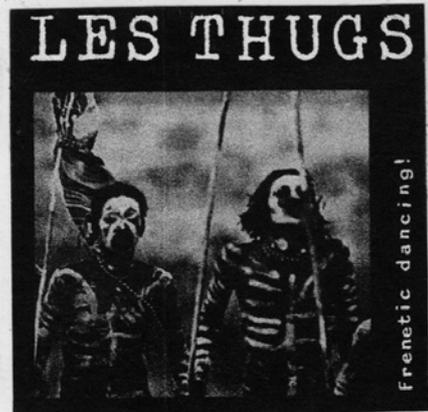
CARTE DE VISITE avant la déferlante électrique !

Les **Toegz** (1983 - 1999) ont été (et resteront ?) au-dessus de la mêlée. Ils ont survolé le paysage musical hexagonal, leur musique aérienne le leur permettait. Des instruments lancés à pleine vitesse et un phrasé lent pour le chant et les chœurs a souvent été leur marque de fabrique.

"I LOVE YOU SO" en est sûrement le plus bel exemple - titre emblématique si il en est. Bien que pour moi, il soit quasi indissociable de "N°6" instrumental (qui le met si bien en valeur) placé juste avant, que ce soit sur disque ou en concert, lors des shows de la tournée de "I.A.B.F."

"EMOTION" = le premier titre de la "Face Binder" de la compile (cadeau de Noël) = "LES HEROS DU PEUPLE SONT IMMORTELS" sortie chez Gougnaf mouvement, fut mon premier contact avec Les Thugs. Le titre était noyé dans la **REVERB** leur son était différent de celui des autres groupes (+ ou - punk) figurants sur cette galette, il évoquait, entre autre le "WALKING SHADOWS" des DOGS.

DANS LA FOULEE, JE ME PROCURAI'S LEUR 1^{er} 45^t "FRENETIC DANCING", SORTI QUELQUES TEMPS AUPARAVANT (déjà sur Gougnaf Mouvement). MON INTERÊT POUR LE GROUPE GRANDISSAIT. 3000 EX VENDUS, MON CAS N'ETAIT PAS ISOLÉ, DONC.



L'étranger s'intéressait à eux, articles dans "MAXIMUM ROCK'N'ROLL (US) et SOUNDS (UK). Greg Shaw inclu un de leur titre "FEMME FATALE" (rien à voir avec

le titre de qui vous savez) sur un des volumes de ses compiles "BATTLE OF GARAGE" sur BOMP! RECORDS.

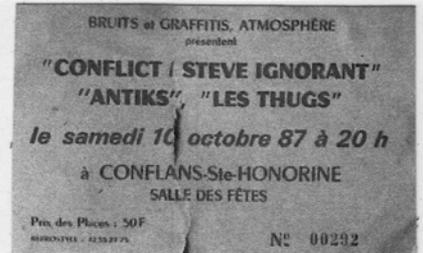
Le **MAD TRAIN** était lancé.

"**RADICAL HYSTERY**" (1^{er} album sorti chez CLOSER RECORDS) et son esthétique tout en noir et blanc finira par enfoncer le clou → J'ÉTAIS DEVENU UN "Thugs addict!".

Ils s'aventuraient rarement au nord de la Loire... Je guettais les annonces de concert. Et finalement une éclaircie, ils jouaient en première partie de **CONFLICT** dans la salle des fêtes de Conflans Ste Honorine.

EN ROUTE...!

Le public était, bien sûr TRÈS PUNK et les aficionados des **THUGS** étaient facilement repérables... Le concert fut impeccable, mur du son et batterie métronomique. Superbe version de **BULGARIAN BLUES** (qui na de bulgare que le titre, en fait, il a longtemps été chanté en yaourt...) que j'entendais pour la première fois, c'était juste avant la sortie d'**ELECTRIC TROUBLES**. Premier contact avec un des membres du groupe aussi - Christophe (batter) et sa mèche **LEGENDAIRE**...



Le groupe avait aussi une popularité grandissante hors de France. Comme d'autres (et ceci encore à l'heure actuelle, ils n'étaient pas vraiment reconnus ici...

En Novembre 1987, ils furent invités par **JOHN PEEL** pour une de ses sessions. Les seuls français à l'époque à être passés là-bas étaient les **GONG**, **METAL URBAIN** et **LITTLE BOB STORY**...



Octobre 1988 lors d'un concert au "LOFT" à Berlin (ou la fine fleur des Labels du moment était présente. Ils furent contactés par un mec de chez **SUB POP** qui ne les connaissait ni d'**EVE**, ni d'**ADAM**...

Quelques mois plus tard, un single croyait le jour (**CHESS & CRIMES**) et au mois de Mai 1989, une tournée us. était sur pied...

Tournée éreintante et instructive = "Je m'attendais à un pays ultra moderne qui allait m'en mettre plein la vue de ce côté là, et j'ai trouvé de la dope partout, une fierté nationale infernale infernale, la misère au coin de la rue (ERIC, COMBO #3. 3/04/89).

A suivre...

PUNK in BLACK

"When you're black, you punk rock all the time, you're a target all the time" (1865)

Savez-vous qu'il y a eu des groupes punks entièrement black ? Et même des précurseurs, puisque ça a commencé dès 1974 avec :

DEATH

Trois musiciens noirs de Detroit (sûrement pas un hasard...) dont les 2 frangins Hackney.

En 74, ils enregistrent un album de 7 titres, « For The Whole World To See. Mais Columbia Records refuse de la sortir, exigeant que le groupe change de nom, Death, ça fait pas très vendeur, non ? Death refuse et l'album ne sortira finalement qu'en 2009 ! Sur Drag City, un label indépendant de Chicago.

Avec des influences high-energy, MC5-Stooges (Detroit oblige), voire Alice Cooper, ils développent un style qui annonce le punk. Il y a deux morceaux un peu connus, « Keep On Knockin » et « Politicians In My Eye ». Ecoutez « Freakin Out, mélange étonnant, fusion high-energy avec des sonorités Ramones, voire Buzzcocks (sur le podcast de Venus in Onde du 25 septembre dernier).



Plus classique, on passe à :

PURE HELL

Pure Hell, formé en 74 à Philadelphie ne sortira qu'un 45T en 78, et enregistrent un album qui ne sortira que 28 ans plus tard !

Ces quatre gars sonnent plus comme des Pistols, Dead Boys ou Damned. A l'époque, ils fricotaient aussi bien avec les New York Dolls qu'avec Sid Vicious (un de leurs titres, « The Girl With Hungry Eyes », parle de Nancy Spungen).

Leur 45T est une reprise fameuse : These Boots are made For Walking, un peu maltraitée évidemment.



Evidemment, on ne pouvait pas oublier les

BAD BRAINS

pionniers du hardcore !



Quatre musiciens de Washington forment le groupe en 1976, passant rapidement du jazz fusion au punk en découvrant les Ramones ou les Dead Boys.

Je vous conseille de regarder sur Youtube les vidéos de leur concert de 1982 au CBGB pour avoir une idée du chaos sonore et scénique de leurs concerts de l'époque.

D'accord, ils ont facilement sombré dans le reggae et sa mystique fumeuse, mais sûrement que sans eux, le hardcore n'aurait pas surgi de la même façon.



Vince Van Guff





17CM DE PLAISIR

Je vous vois venir, avec un titre comme ça on pourrait penser à film porno avec des acteurs de « taille moyenne » en casting. Il n'en n'ait point ma mie ! En effet, c'est juste la taille du vinyl 45 tours, et vu les deux présentés dans cette chronique il y a de quoi faire guincher les guibolles des plus âgés !

Jerry McCain and his Upstarts – Geronimo Rock and roll EXCELLO/NORTON



Jerry McCain

Il fût (de bière) difficile de choisir un titre à chroniquer concernant Jerry McCain, tant ils sont nombreux à être excellentissimes (si si ça se dit). Mais « Geronimo rock and roll » a ce petit quelque chose qui fait qu'il est mon favori . Avec une intro de guitare, comment dirait-on, distordue ? Saturée ? Bref choisissez le terme, puis ensuite la machine s'emballe avec un vocal de pur rock'n'roller, entre le screaming et le mélodique.

Dans le fond l'harmonica se fait entendre, présent mais en retrait, puis c'est l'heure, SON heure, l'heure du premier break de cet instrument à vent, avec un son des plus dégueulasse, puis vient le second, avec des notes qui semblent tourner en rond encore et encore, alors que cette fois-ci c'est la guitare qui est en fond et à l'image de ma femme : lourde et pesante. Puis le morceau se termine comme il a commencé.... En douceur...



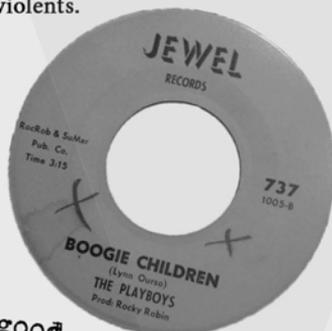
« We're gonna rock and roll till the break of day ! ...
Rock'n'roll saved my soul ! »



John Fred and the Playboys – Boogie children JEWEL/N-JOY

Intro de guitare sauvage, qui rigole pas des genoux comme dirait l'autre : en effet, pas l'temps de faire dans le mou avec ce super rockin' blues bopper datant de 64' (on peut pas être parfait).

John Fred, un natif de Ferriday (Louisiane) comme Jerry Lee Lewis, reprend donc ce classique de John Lee Hooker (à la base écrit en Boogie Chillun), mais de façon plus musclée. Le premier single, sorti donc en 64' sur Jewel a ensuite laissé la place à un second pressage sur N-Joy Records, et c'est une galette qui ramène inévitablement du monde sur la piste de danse. Malgré un vocal qui n'est pas des plus mélodieux, soyons réalistes, « Boogie Children » reste absolument hypnotique et ne peut que vous donner envie d'enflammer votre plancher à base de pas de danse des plus violents.



« Well I feel so good...
I'm gonna boogie just the same...
Boogie Chillun ! »



John Fred and the Playboys

Textes : Tibo

N-JOY
RECORDS

Sors de ton garage, punk !

"You ain't no punk, you punk.
You wanna talk about the real junk?"



Punks et rock'n'rollers de tous horizons, amateurs de "dirty music", de son lourd et de transcendance musicale,

Aujourd'hui, je vous invite à sortir du "garage" pour un voyage initiatique de la planète punk jusqu'aux entrailles des enfers, dans les profondeurs nauséabondes du **Sludge Metal**. Le mot Sludge évoque la boue, le cambouis, la vase, ou encore "un agglomérat de globules rouges dont l'accumulation peut occasionner de graves pathologies" d'après vulgaris-medial.com. Quoi? Du sang dans nos écouteurs raffinées, ou plutôt, affûtées à coup de Velvet, de Cramps et de Ramones? Rassurez-vous, le Sludge n'est pas si éloigné du punk. En fait, c'est l'un de ses descendants, et c'est un rejeton plutôt vénère.

EYEHATEGOD



Tout d'abord, le Sludge fait partie de la noble famille des "musiques extrêmes", et résulte d'une convergence de sens entre le Doom Metal et Punk Hardcore. Dans ces deux courants, on retrouve l'indignation, le pessimisme, la tristesse, et l'énergie du désespoir qui s'exprime par une puissance sonore qui constitue en elle-même une forme de violence. Ces ressemblances vouaient le Doom et le Punk Hardcore à la fusion des genres, et à la création du Sludge, apogée très bruyante du pessimisme et du désordre.

Côté **Doom**, on a :

- une atmosphère sombre, lancinante
- un destin sombre, voire tragique, qui peut même aller jusqu'au...
- une bonne dose de tristesse (pour marquer le coup)
- (facultatif) fléau immuable

Dans les paroles, ça donne l'évocation de destructions telles que la fin de l'espèce humaine, l'auto-destruction par les substances, l'omniprésence de la mort, la solitude, et autres joyeusetés du même registre. Vous l'aurez compris, on est sur du pessimisme puissance 1000. Pour un bref aperçu, un petit Saint Vitus (One mind) fera l'affaire : "Grown tired of screaming/ And talking to the walls/ No one understands your mind..."

Côté **Punk Hardcore**, maintenant, on trouve :

- le chant hurlé, agressif, qui assure le côté dégingué et violent
- Des convictions anarchistes, nihilistes et/ou athéistes qui souvent dénoncent le capitalisme et la guerre
- des tempos plus rapides qui viennent s'intercaler avec des moments plus pesants, plus lourds, plus "Doom", en somme
- Drogues à gogo, excès en tout genre, bref, l'abandon total de soi



Dans les textes Punk Hardcore, on trouve souvent l'abrutissement par les substances (alcool ou drogues), la révolte contre le pouvoir, contre toute autorité quelle qu'elle soit, l'isolement, la haine, l'absence de liens sociaux. Bref, un pamphlet social bien trash. En écoutant No Redeeming Social Value (Bad habits, I hate everyone et Wake Up), vous vous ferez une idée plus précise.

Maintenant, si ça vous intéresse d'aller écouter ce rejeton du Punk qu'on appelle **Sludge**, je vous propose Crowbar (All I had I gave) et Eyehategod (Depress) dans le genre solitude, décadence et blessures psychologiques. Ensuite, pour le déclin de l'humanité toute entière, on peut aller chercher du côté de Noothgrush (Stagnance), et d'Iron Witch (Right Drug, Wrong dose) pour l'autodestruction.

Enfin, pour ceux qui seraient intrigués par le côté gauchiste, il y a de la matière dans toute l'œuvre de Thou. Par exemple, Into the marshland vous donnera l'envie de fuir le capitalisme endémique, et Free will vous donnera ensuite le goût de la lutte sociale.

Thou

Baton Rouge, Louisiana

Je n'ai jamais réussi à me pencher sur les comics type super-héros à la Marvel ou à la DC Comics. Les couleurs trop criardes et l'agencement des cases m'ont toujours repoussé. Cependant, certains trouvent quand même grâce à mes yeux, notamment ceux d'Alan Moore (*V pour Vendetta*, *From Hell*) ou encore *Walking Dead* même si je ne possède que quelques tomes de cette série prolifique.

C'est ainsi que je suis tombé en librairie sur l'intégrale de *Punk Rock Jesus* de Sean Murphy (Urban Comics, Vertigo) à la base parue en 6 volumes. Le graphisme en noir et blanc se rapprochant de celui de l'histoire célèbre de zombies ainsi que l'association intrigante du punk et de Jésus dans le titre m'ont convaincu de me pencher sur cet ouvrage et je n'ai pas été déçu.

En 2019, une maison de production nommée OPHIS décide de lancer une émission de télé-réalité nommé J2 suivant la naissance et la vie d'un nouveau Jésus-Christ. Pour ce faire, ils créent un clone du messie en utilisant des traces ADN récupérées sur le suaire de Turin. Tout se passe plutôt bien et l'émission fait un carton auprès d'une Amérique complètement fanatisée jusqu'au jour où Jésus entre en crise d'adolescence et décide de prendre la poudre d'escampette pour devenir un autre type de messenger contre le système, à base de grosses guitares et de coupe iroquoise.



Le récit de Murphy nous plonge dans un univers qui pourrait se rapprocher d'un épisode de la maintenant célèbre série *Black Mirror*. L'histoire est riche par le nombre de ses références culturelles (le conflit irlandais pour un des ses personnages par exemple), et repose sur les dérives liées aux médias, au pouvoir au fanatisme et aux religions. C'est aussi une quête identitaire pour le personnage principal, Jésus, à qui on essaie d'imposer ce qu'il doit être avant qu'il ne décide de s'affirmer et d'essayer de faire bouger les choses dans une société malade. L'auteur explique d'ailleurs dans la postface que le cheminement de son personnage est inspiré du sien, lui-même ayant été un catholique fervent avant de se détourner de la religion.

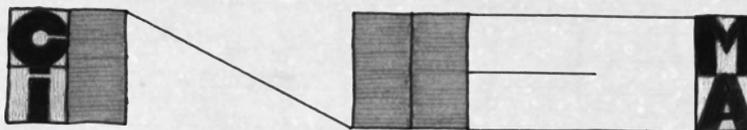
Le tout est empreint de rock'n'roll, chaque chapitre portant le nom d'une chanson rock ou électro reflétant ce qui se passe dans l'histoire (les choix sont commentés par Sean Murphy à la fin de la BD). D'ailleurs, l'émancipation du héros se fait aussi par la découverte de vieux vinyles ainsi que de bouquins à propos de groupes cultes.

Pour conclure, « Punk Rock Jesus » est une bande dessinée excellente par la qualité de ses graphismes (on pense parfois aussi à *Sin City*), de son scénario et le travail de ses personnages. Je pense même qu'il ne serait pas étonnant qu'on en retrouve un jour une adaptation sur petit ou grand écran, le résultat étant déjà assez cinématographique.



Dans cette histoire, plus que le personnage principal, Kengo Fujimoto, que l'on suivra en fil rouge, c'est le contexte de cette société fictive qui va être primordiale. En effet, la dictature en place, pour que chacun comprenne la valeur de la vie, a décidé de tuer un enfant sur dix entre ses 18 et ses 24 ans. Pour cela, chaque personne, quand elle rentre à l'école primaire reçoit un vaccin : 9 sur 10 sont inoffensifs, le dixième restant contient une capsule qui une fois activée dans l'organisme ne laisse que 24 heures à vivre. Et pour couronner le tout, les personnes qui sont amenées à mourir aléatoirement reçoivent chez elles l'Ikigami, un document qui les informe de l'heure de leur décès et qui leur permet de bénéficier de certains avantages pour leurs derniers instants.

On reste dans l'anticipation avec *Ikigami : préavis de mort* (Kazé) de Motorô Mase, une série de mangas assez courte réédité en une intégrale de 5 volumes.



Je dois bien l'avouer, quitte à faire hurler les puristes, gamin, les Rolling Stones ce n'étaient pour moi qu'un groupe de vieux millionnaires, anoblis, jouant pour la millionième fois un « Satisfaction » plan-plan devant des stades de vieux bourgeois s'offrant un instant de l'histoire du rock'n'roll à 150 balles la place. Une sorte de Dire Straits éternel, formatée pour MTV et les concerts de 100 000 personnes. Autant dire que j'étais assez peu réceptif.

Et puis un jour, par hasard, je suis tombé sur « Factory Girl », petit morceau simple, brut de blues et d'élégance. J'ai compris alors que j'étais passé complètement à côté de ce qu'avait été ce groupe. Je me suis alors plongé dans Beggars Banquet, Let It Bleed, Sticky Fingers et ce fut une claque, 3 superbes albums en 4 ans (68-71). Bon il reste 46 ans de carrière, qui personnellement m'ennuient, mais comme vous l'aurez compris je ne suis pas vraiment un spécialiste du groupe.

La découverte de l'excellent documentaire Crossfire Hurricane fut donc, pour moi, l'occasion d'en savoir un peu plus. Le concept m'interpellait, réunir les membres du groupe à l'occasion de leurs 50 ans de carrière, les interviewer sans caméras et utiliser ces enregistrements pour illustrer toute une série de documents retraçant leur histoire.

Et c'est avec plaisir que l'on découvre que le groupe se prête au jeu avec une certaine sincérité, sans trop de nostalgie, une mémoire quelque peu sélective mais difficile de leur en vouloir au vu de l'ancienneté des faits. Et puis dès le début, il y a cette citation « ne jamais laisser la vérité gâcher une bonne histoire »

Et c'est une bonne histoire, celle d'un groupe de reprises r'n'b, qui assure le show et qui cartonne dans les clubs londoniens au début des années 60. La rencontre avec un producteur à la recherche d'un groupe anglais pour en faire les anti-beatles, les bad boys, les méchants de l'histoire. Le groupe ne se fait pas prier pour plonger à fond dans ce jeu de rôles. C'est assez drôle de les entendre reconnaître, encore aujourd'hui, à quel point cela était mis en scène.

Bien sûr la sauce prend, dans l'ambiance lissée du début des 60's, les parents les détestent, les jeunes filles les adorent, plus ils sont provocateurs, vulgaires, plus ça marche. Et dès la première

tournée, c'est le délire, des gamines en transe envahissent la scène à chaque concert, parfois après à peine 10 mn de show.

Mais après quelques tournées et un premier album de reprises, il est temps de commencer à composer. Et là, les choses se compliquent, ils sont en haut de la vague et n'ont jamais écrit une ligne. Et là miracle, à force de travail, le duo Jagger-Richards enclenchent un processus de création qui ne s'arrêtera jamais.

On avance dans les 60's, les Rolling Stones ne touchent plus que les jeunes filles, par leurs textes, leurs attitudes, ils deviennent le symbole de la jeunesse en pleine révolte. Chaque concert devient l'occasion de se battre avec la police, de participer à une émeute, d'affronter l'autorité. Le groupe devient le catalyseur de la rébellion, de la violence, du conflit de générations.

Les arrestations pour possession de drogue renforcent leur image de hors la loi, le jeu de rôles devient une réalité et ils y prennent franchement goût. Ils passent à coté de chaque condamnation, le succès populaire les fait planer au dessus des lois, ils n'ont plus aucune limite.

En suivent des tournées orgiaques, « sans contraintes ni discipline », alcool, drogue, sexe. « on avait l'impression d'être des pirates, des hédonistes » lance Keith Richards.

Le film retrace bien sûr les moments importants du groupe, le renvoi de Brian Jones en 69, sa mort 3 semaines plus tard, et son remplacement par Mick Taylor qui partira en 74. Et bien sûr le désastre d'Altamont, cet anti-woodstock, l'ère hippie détruite par les Hells Angels. C'est intéressant d'entendre les souvenirs qu'ils en gardent.

Arrivés au ¾ du documentaire, nous sommes encore en 74, à croire que le réalisateur partage ma vision du groupe. La dernière demi-heure n'est qu'une succession de classiques des groupes rock de l'époque : problème de fisc, lassitude du star system, cure de désintox. Puis les tournées des stades et les albums s'enchaînent. Les Rolling Stones deviennent bien plus fréquentables. Les rebelles deviennent une institution. « On ne peut pas être jeune éternellement » conclut Jagger. Les fans n'y découvriront peut être pas grand chose, moi j'ai aimé traverser cette histoire avec ceux qui l'ont vécue.

J'ai eu la chance que Thomas me montre sa collection de guitares. De belles bêtes, vintage et variées.

Qu'est-ce qui fait que tu as autant de grattes qui ont l'air si différentes ?

Elles sont différentes car elles sonnent différemment. Chacune a sa particularité.



La SG est en acajou manche collé (particularité Gibson) et de puissants micros double bobinage : les T-Top (années 70).

La Mustang est elle une short scale (diapason court) avec des micros simple bobinage.



La Firebird a un diapason plus long et un manche en une seule pièce de bois centrale qui fait toute la guitare.

La Telecaster a un corps très épais et un manche vissé.



La 335 a un manche collé et des ouïes, donc une partie creuse sur les côtés.



Etc...

Tout cela fait la particularité du son et l'intérêt de chaque instrument suivant le son recherché.

Les pédales d'effet dans tout cela n'ont qu'un rôle bien différent : on agit sur le signal électrique, sur la sinusoïdale : Chorus, Flanger, Phaser, Trémolo pour la modulation par exemple.

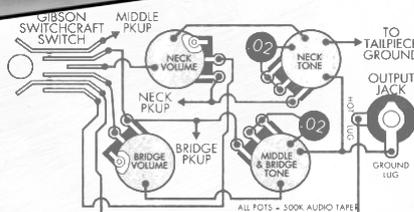
Voilà.



L'ampli, lui, est l'autre élément primordial car il traite et diffuse le son. Par conséquent, selon mon humble avis, il ne sert qu'à amplifier les micros et ne doit pas trop modifier le signal électrique.

Quand j'ai commencé la guitare, j'étais passionné par leur forme, et surtout par leur son. A l'époque, le son des premiers Angus Young.

J'avais un son pourri. J'ai essayé des pédales. J'y arrivais pas.



Pourquoi cet intérêt pour des guitares d'avant ?

Pour moi, ces guitares vieillissent et se bonifient.

Ça a commencé quand j'ai décidé d'acheter un ampli à lampes à Paris (avant je jouais sur un Valvestate). J'achète un JCM800, et là : bam ! J'ai réalisé que tout le son que j'écoutais venait de cet ampli, de la dynamite ! Et pourquoi la question du son est si importante. Je jouais avec une SG plus une Big Muff.

J'ai fait alors un concert en première partie d'un groupe espagnol de punk-rock. Sur scène, le guitariste jouait en son clair, mais avec une putain de dynamique. Encore une claque. C'est ce qu'il me fallait.



#10

HAPPY 3 ANS

CENSORED!

MÉTO